

PRIX DU MEILLEUR POLAR DES LECTEURS DE POINTS

Les éditions POINTS organisent chaque année le Prix du Meilleur Polar des lecteurs de POINTS. Pour connaître les lauréats passés et les candidats à venir, rendez-vous sur

www.meilleurpolar.com

Né à Paarl, Afrique du Sud, en 1958, Deon Meyer est un écrivain de langue afrikaans. Il a grandi à Klerksdorp, ville minière de la province du Nord-Ouest. Après son service militaire et des études à l'université de Potchefstroom, il entre comme journaliste au *Die Volkablad* de Bloemfontein. Depuis, il a été tour à tour attaché de presse, publiciste, webmaster, et est actuellement stratège en positionnement Internet. Il vit à Melkbosstrand. Il est l'auteur de plusieurs romans policiers, dont *Jusqu'au dernier*, *Les Soldats de l'aube* (Grand Prix de littérature policière), *L'Âme du chasseur*, *Le Pic du Diable* et *Lemmer, l'invisible*.

DU MÊME AUTEUR

Jusqu'au dernier

Seuil, « Policiers », 2002
et « Points Policier », n° P1072

Les Soldats de l'aube

Grand Prix de littérature policière
Seuil, « Policiers », 2003
et « Points Policier », n° P1159

L'Âme du chasseur

Seuil, « Policiers », 2005
et « Points Policier », n° P1414

Le Pic du Diable

Seuil, « Policiers », 2007
et « Points Policier », n° P2015

Lemmer, l'invisible

Seuil, « Policiers », 2008
et « Points Policier », n° P2290

Deon Meyer

13 HEURES

ROMAN

*Traduit de l'anglais (Afrique du Sud)
par Estelle Roudet*

Éditions du Seuil

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL

13 uur

ÉDITEUR ORIGINAL

Human & Rousseau,

a division of NB Publishers, Afrique du Sud

© Deon Meyer, 2008

ISBN original : 978-0-7981-5010-6

ISBN 978-2-0210-8889-2

(ISBN 978-2-02-097769-2, 1^{re} publication)

© Éditions du Seuil, février 2010, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Extrait de la publication

05 h 36 - 07 h 00

Cinq heures trente-six : une fille gravit en courant la pente escarpée de Lion's Head. Sur le gravier du sentier large, le bruit de ses chaussures de course dit l'urgence. À cet instant précis où les rayons du soleil découpent sa silhouette à flanc de montagne tel un projecteur, elle est l'image même de la grâce et de l'insouciance. Sa natte brune rebondit contre son petit sac à dos. Le bleu pastel de son tee-shirt fait ressortir son cou hâlé. Vêtue d'un short en jean, elle avance à grandes foulées énergiques et rythmées, propulsée par de longues jambes. Elle personnifie la jeunesse athlétique – vigoureuse, saine, déterminée.

Jusqu'à ce qu'elle s'arrête et se retourne pour regarder par-dessus son épaule gauche. Alors l'illusion s'évanouit. Son visage respire l'angoisse. Et l'épuisement absolu.

Elle ne voit pas la beauté impressionnante de la ville dans la douce lumière du soleil levant. Ses yeux effrayés fouillent fiévreusement les hauts buissons de fynbos derrière elle, à l'affût du moindre mouvement. Elle sait qu'ils sont là, mais à quelle distance ? Sa respiration s'emballe – l'effort, le choc, la peur. C'est l'adrénaline, la redoutable nécessité de survivre, qui la pousse à repartir, à continuer, malgré ses jambes qui lui font mal, sa poitrine en feu, la fatigue d'une nuit sans sommeil et

la sensation d'être perdue dans une ville insolite, un pays étranger, un continent impénétrable.

Devant elle, le sentier bifurque. L'instinct la pousse à prendre à droite, à monter, à se rapprocher du dôme rocheux du Lion. Elle ne réfléchit pas, n'a aucun plan. Elle court à l'aveuglette, ses bras tels les pistons d'une machine qui l'entraîne.

*

L'inspecteur Benny Griessel dormait.

Et rêvait qu'il conduisait un énorme camion-citerne, quelque part dans une descente entre Parow et Plattekloof, sur la N1. Il roulait trop vite, le contrôle lui échappait. Quand son portable retentit, la première note suraiguë suffit à le ramener à la réalité avec un sentiment de soulagement fugace. Il ouvrit les yeux et jeta un coup d'œil au radio-réveil : cinq heures trente-sept.

Il balança les pieds hors du lit simple. Fini, le rêve. Un bref instant, il resta assis sur le bord sans bouger, comme un homme qui hésite devant un précipice. Puis il se leva et gagna la porte d'un pas mal assuré, descendit l'escalier en bois qui menait au salon, où il avait laissé son téléphone la veille. Ses longs cheveux étaient hirsutes, il aurait dû aller chez le coiffeur depuis longtemps. Il ne portait qu'un short de rugby délavé. Un coup de fil à une heure pareille, ça sentait les mauvaises nouvelles, voilà ce qu'il se disait.

Il ne reconnut pas le numéro qui s'affichait à l'écran de son portable.

– Griessel.

Son premier mot de la journée. Rauque. Sa voix le trahissait.

– Salut, Benny, c'est Vusi. Désolé de te réveiller.

Il fit un effort pour se concentrer, l'esprit confus.

– Pas de problème.

- On a un... corps.
- Où ça ?
- St. Martin, l'église luthérienne en haut de Long Street.
- Dans l'église ?
- Non, elle est dehors.
- J'arrive.

Il mit fin à la communication et se passa la main dans les cheveux.

« Elle », avait dit l'inspecteur Vusumuzi Ndabeni.

Probablement juste une *bergie*. Une clocharde de plus qui avait trop bu. Il posa le téléphone à côté de l'ordinateur portable qu'il venait d'acheter d'occasion.

Il fit demi-tour, encore à moitié dans les vapes, et se cogna le tibia contre la roue avant du vélo appuyé sur le canapé qu'il avait dégotté au mont-de-piété. Il rattrapa la bicyclette avant qu'elle ne dégringole. Puis il remonta à l'étage. La bicyclette lui rappelait vaguement ses difficultés financières, mais il n'avait pas envie de s'appesantir là-dessus pour l'instant.

Dans la chambre, il quitta son short et une odeur musquée de sexe monta de son bas-ventre.

Merde.

Le poids de la mauvaise conscience lui tomba brutalement dessus. Le souvenir de la veille lui revenant, il eut soudain les idées beaucoup plus claires.

Quelle mouche l'avait piqué ?

Il balança son short sur le lit d'un geste accusateur et se dirigea vers la salle de bains.

Griessel releva la planche des toilettes avec colère, visa et pissa.

*

Elle se retrouva tout à coup sur le goudron de Signal Hill Road et aperçut la femme et le chien à cent mètres

sur la gauche. Sa bouche esquissa un cri, deux mots, mais sa voix fut noyée dans le râle de sa respiration.

Elle courut vers eux. C'était un gros chien, un Ridgeback. La femme, une Blanche, avait dans les soixante ans, un immense chapeau de plage rose, une canne et un petit sac à dos.

L'animal était nerveux à présent. Peut-être sentait-il sa peur, la panique qui l'habitait. Ses semelles claquèrent sur le goudron quand elle ralentit. Elle s'arrêta à trois mètres d'eux.

– Aidez-moi, dit-elle, avec un fort accent.

– Que se passe-t-il ? demanda la femme d'un air inquiet.

Elle recula. Le chien grondait en tirant sur sa laisse, cherchant à s'approcher de la fille.

– Ils vont me tuer.

La femme regarda autour d'elle, effrayée.

– Mais il n'y a personne.

La fille jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

– Ils arrivent.

Puis elle se rendit compte que la femme et le chien ne feraient pas le poids. Pas ici à flanc de montagne. Pas contre eux. Elle les mettrait en danger.

– Appelez la police. Je vous en prie. Appelez simplement la police, dit-elle avant de repartir en courant, lentement au début, tout son corps se rebiffant. Le chien bondit en avant et poussa un unique aboiement. La femme tira sur la laisse.

– Mais pourquoi ?

– Je vous en prie (elle se mit à trotter en traînant les pieds sur la route goudronnée qui menait à Table Mountain), appelez simplement la police.

Elle se retourna une fois, à environ soixante-dix pas de là. La femme n'avait pas bougé d'un pouce, abasourdie.

*

Benny Griessel tira la chasse d'eau en se demandant pourquoi il n'avait pas vu venir la nuit dernière. Il ne l'avait pas cherché, c'était arrivé comme ça. Nom de Dieu, pourquoi se sentir aussi coupable, il n'était qu'un homme après tout.

Mais un homme marié.

Si on pouvait appeler ça un mariage. Chambre à part, table à part, maison à part. Bordel, Anna ne pouvait pas tout avoir. Elle ne pouvait pas le virer de sa propre baraque et attendre de lui qu'il assume deux foyers, qu'il reste sobre pendant six putains de mois et célibataire, par-dessus le marché.

Au moins était-il sobre. Depuis cent cinquante-six jours. Plus de cinq mois de lutte contre la bouteille, jour après jour, heure après heure, jusqu'à aujourd'hui.

Bon sang, Anna ne devait jamais savoir pour hier. Pas maintenant. À moins d'un mois de la fin de son exil, la punition qu'elle lui avait imposée pour son alcoolisme. Si jamais elle l'apprenait, il était foutu, il aurait lutté et souffert pour rien.

Il soupira et se posta devant l'armoire de toilette pour se laver les dents. S'observa minutieusement dans le miroir. Tempes grisonnantes, pattes d'oie, traits slaves. Il n'avait jamais été vraiment bel homme.

Il ouvrit le meuble et en sortit brosse à dents et dentifrice.

Qu'est-ce qu'elle avait bien pu lui trouver, cette Bella ? À un moment donné, la nuit dernière, il s'était demandé si elle couchait avec lui par pitié, mais il était trop excité, trop reconnaissant pour sa voix douce, ses gros seins et sa bouche, bon Dieu, cette bouche, il avait un truc avec les bouches, c'est là que les ennuis avaient commencé. Non. Ça avait commencé avec Lize Beekman. Comme si Anna allait croire ça !

Putain !

Benny Griessel se brossa les dents avec fébrilité. Puis il sauta sous la douche et ouvrit les robinets à fond pour laver tous les effluves accusateurs de son corps.

*

Ce n'était pas une clocharde. Griessel sentit son cœur manquer un battement lorsqu'il franchit la grille hérissée de pointes surmontant le mur de l'église et aperçut la fille sur le sol. Les chaussures de jogging, le short kaki, le caraco orange et le modelé de ses bras et de ses jambes indiquaient qu'elle était jeune. Elle lui rappela sa propre fille.

Il descendit l'étroite allée goudronnée, dépassa des pins et de hauts palmiers ainsi qu'un panneau d'affichage jaune – STRICTEMENT INTERDIT AUX VÉHICULES NON AUTORISÉS. AUX RISQUES ET PÉRILS DU PROPRIÉTAIRE – puis continua jusqu'à l'endroit où elle était allongée, à gauche de la ravissante église en pierre grise, là, sur ce même goudron.

Il leva les yeux. C'était une matinée parfaite. Lumineuse, avec à peine un souffle d'air, excepté une brise légère qui emportait les senteurs marines jusqu'au sommet de la montagne. Ce n'était pas une heure pour mourir.

Vusi se tenait à côté d'elle avec le Gros et le Maigre de la police scientifique, un photographe et trois hommes en tenue de la SAPS¹. Derrière Griessel, sur le trottoir de Long Street, se trouvaient d'autres policiers, au moins quatre, en chemises blanches et épaulettes noires de la police métropolitaine, tous très arrogants. Appuyés sur les grilles, ils regardaient fixement la silhouette immobile avec un groupe de badauds.

– Salut Benny ! lança Vusi Ndabeni avec son calme habituel.

1. SAPS : South African Police Service (*N.d.T.*).

Il était de taille moyenne, comme Benny, mais paraissait plus petit. Maigre et soigné, les coutures du pantalon parfaitement repassées, la chemise d'un blanc immaculé, cravate, chaussures cirées. Ses cheveux crépus étaient coupés court, à la militaire, et son bouc impeccablement taillé. Il portait des gants chirurgicaux en caoutchouc. Griessel l'avait rencontré pour la première fois le jeudi précédent, en même temps que les cinq autres inspecteurs qu'on lui avait demandé de « former » au cours de l'année à venir. C'était le mot que John Afrika, commissaire régional et chef du service d'investigation de la province, avait employé. Mais une fois seul dans le bureau d'Afrika, le discours fut tout autre : « On est dans la merde, Benny. On s'est plantés dans l'affaire Van der Vyver et à présent, les huiles disent que c'est parce qu'on a pris trop de bon temps au Cap et qu'on a intérêt à se bouger le cul, mais qu'est-ce que je peux faire ? Je perds mes meilleurs éléments et les nouveaux sont incompetents, de vrais bleus. Benny, je peux compter sur toi ? »

Une heure plus tard, il s'était retrouvé dans la grande salle de conférence du commissaire, avec six des meilleurs « nouveaux », tous assis en rang d'oignon sur les chaises grises fournies par l'administration, l'air singulièrement peu impressionnés. Cette fois, John Afrika avait modéré son message.

« Benny sera votre mentor. Ça fait vingt-cinq ans qu'il est dans la police ; il travaillait déjà à la brigade des vols et homicides alors que la plupart d'entre vous étiez encore à l'école primaire. Vous avez encore à apprendre ce qu'il a déjà oublié. Mais comprenez-moi bien : il n'est pas là pour faire le boulot à votre place. Il est là pour vous conseiller, vous aider à faire vos premiers pas. Et c'est votre mentor. D'après le dictionnaire, cela désigne (il avait jeté un coup d'œil à ses notes) «... un professeur ou un conseiller avisé en qui l'on a

confiance”. Voilà pourquoi je l’ai fait transférer à la Brigade d’intervention de la province. Parce que Benny est sage et que vous pouvez lui faire confiance, et parce que moi, je lui fais confiance. On gaspille les compétences, il y a trop de nouveaux et on ne va pas réinventer la roue à chaque fois. Apprenez de lui. Vous avez été triés sur le volet – c’est une chance que peu d’entre vous auront. »

Griessel observait leurs visages. Cinq Noirs, quatre maigrichons, une femme énorme, plus un inspecteur métis aux épaules carrées, tous dans les trente ans. Pas la moindre expression de reconnaissance, exception faite de Vusumuzi (« mais tout le monde m’appelle Vusi ») Ndabeni. L’inspecteur métis, Fransman Dekker, avait même l’air franchement hostile. Mais Griessel s’était déjà habitué aux mouvements de fond qui secouaient la nouvelle SAPS. Debout à côté de John Afrika, il s’estimait heureux d’avoir encore un boulot après la dissolution de la brigade criminelle. Heureux que son ancien officier supérieur, Mat Joubert et lui, n’aient pas été réaffectés à un quelconque commissariat comme la plupart de leurs collègues. De nouvelles structures qui n’avaient rien de nouveau, on se serait cru revenu trente ans en arrière, avec les inspecteurs dans les commissariats, parce que c’est comme ça qu’on faisait dorénavant à l’étranger et que la SAPS se devait de faire pareil. Au moins avait-il encore du boulot. Et Joubert l’avait proposé pour une promotion. Si la chance ne tournait pas, s’ils arrivaient à passer outre son problème d’alcool, la discrimination positive et toute cette politique merdique, il saurait aujourd’hui même s’il avait été promu capitaine.

Capitaine Benny Griessel. Cela lui semblait juste. Et il avait besoin de l’augmentation, ça aussi.

Et pas qu’un peu.

– Bonjour Vusi, répondit-il.

– Salut, Benny !, lança Jimmy, le grand maigrichon de la police scientifique. J’ai entendu dire qu’on t’appelait « l’Oracle » à présent ?

– Comme la vieille femme dans *Le Seigneur des Anneaux*, renchérit Arnold, le petit gros.

Dans le milieu de la police du Cap, le duo que formaient le Gros et le Maigre donnait lieu à des plaisanteries du genre : « Gros ou Maigre, avec la Scientifique, vous êtes en de bonnes mains. »

– Dans *Matrix*, espèce d’abruti, rétorqua Jimmy.

– Peu importe, fit Arnold.

– Bonjour !, répondit Griessel.

Il se tourna vers les flics en tenue postés sous l’arbre, respira un grand coup, s’apprêtait à leur lancer, « On est sur une scène de crime, déménagez vos gros culs de l’autre côté du mur », mais se souvint qu’il s’agissait de l’enquête de Vusi, et décida de la boucler, jouant son rôle de mentor. Il leur jeta un regard mauvais, sans le moindre effet, et s’accroupit pour observer le corps.

La fille était allongée sur le ventre, tête tournée vers le jardin. Ses cheveux blonds étaient très courts. Elle avait deux petites lacérations horizontales dans le dos, identiques sur les deux omoplates. Mais ce n’étaient pas elles qui avaient causé la mort. C’était l’entaille démesurée qu’elle avait en travers de la gorge, celle qui était si profonde qu’on lui voyait l’œsophage. Son visage, sa poitrine et ses épaules baignaient dans une énorme mare de sang. L’odeur de la mort était déjà là, aussi âpre que celle du cuivre.

– Nom de Dieu, fit Griessel.

Il sentit toute sa peur et sa révolte monter en lui et dut se forcer à respirer doucement et lentement, comme Doc Barkhuizen le lui avait appris. Il fallait rester à distance, ne pas intérioriser la scène.

Il ferma les yeux une seconde. Puis il regarda les arbres. Il essayait de garder une certaine objectivité,

mais c'était affreux comme façon de mourir. Et son esprit ne demandait qu'à revivre l'événement, le couteau qui étincelle et tranche dans le vif, qui glisse profondément dans les chairs.

Il se releva rapidement et fit semblant de regarder autour de lui. Le Gros et le Maigre se chamaillaient, comme d'habitude. Il essaya d'écouter.

Seigneur, qu'elle semblait jeune ! Dix-huit ans, dix-neuf ?

De quel genre de folie fallait-il être atteint pour trancher la gorge d'une enfant de cette façon ? De quel genre de perversion ?

Il s'obligea à chasser les images de son esprit, réfléchit aux faits, aux implications. Elle était blanche. Autant dire que les ennuis n'allaient pas tarder. Ni l'attention des médias et les sempiternelles critiques sur le « crime qui devient incontrôlable ». D'où pression énorme, longues heures, trop de gens impliqués, tout un chacun qui essaie de se couvrir et non, il n'avait plus le cœur à ça...

– On va avoir des emmerdes, dit-il à voix basse à Vusi.

– Je sais.

– Vaudrait mieux que les flics en tenue restent de l'autre côté du mur.

Ndabeni acquiesça et s'approcha d'eux. Il leur demanda de sortir par l'autre côté, en faisant le tour derrière l'église. Ils se firent prier, ne voulant pas être mis à l'écart. Mais ils partirent néanmoins.

Vusi vint rejoindre Griessel, calepin et stylo à la main.

– Toutes les grilles sont fermées à clé. Il y a une entrée pour les voitures là-bas, près du bureau de l'administration, et le portail principal se trouve devant le bâtiment ici. Elle a dû sauter par-dessus les grilles... c'est la seule façon d'entrer.

Vusi parlait trop vite. Il lui montra un Métis sur le trottoir de l'autre côté du mur.

– Ce type là-bas... James Dylan Fredericks, c'est lui qui l'a trouvée. C'est le directeur du magasin Kauai Health Foods, dans Kloof Street. Il vient de Mitchell's Plain par le bus Golden Arrow et se rend à son travail à pied depuis la gare routière. Quand il est passé par là, quelque chose a attiré son attention. Alors il a sauté par-dessus le mur mais en voyant le sang, il a fait demi-tour et a appelé le commissariat de Caledon Square, c'est le numéro d'urgence qu'il a pour le magasin.

Griessel acquiesça. Ndabeni semblait nerveux à cause de sa présence, comme s'il était là pour le juger. Il allait devoir corriger le tir.

– Je vais dire à Fredericks qu'il peut s'en aller, on sait où le trouver.

– Ça va, Vusi. Tu n'as pas besoin de... J'apprécie que tu me donnes les détails, mais je ne veux pas que tu... tu vois...

Ndabeni lui toucha le bras, comme pour le rassurer.

– Pas de problème, Benny. J'ai envie d'apprendre.

Puis il resta silencieux un moment. Et ajouta :

– Je ne veux pas foirer cette enquête, Benny. J'ai passé quatre ans à Khayelitsha et je ne veux pas y retourner. Mais c'est ma première... Blanche, ajouta-t-il prudemment, comme s'il s'agissait d'une remarque raciste. C'est un autre monde...

– Ça l'est.

Griessel n'était pas doué pour ce genre d'exercice, ne sachant jamais quels étaient les mots justes et politiquement corrects. Vusi vint à son secours.

– J'ai vérifié dans les poches de son short pour voir si je trouvais quelque chose. Pour l'identifier. Rien. On n'attend plus que le légiste à présent.

Un oiseau fit entendre son pépiement strident dans les arbres. Deux pigeons atterrirent à côté d'eux et commencèrent à picorer. Griessel regarda autour de lui. Il y avait un véhicule dans l'enceinte de l'église, côté sud,

un minibus Toyota blanc, le long d'un mur de briques haut de deux mètres. « Aventure », pouvait-on lire en grandes lettres rouges sur le flanc du camion.

Ndabeni suivit son regard.

– Ils se garent probablement ici pour des raisons de sécurité, dit-il en montrant le haut mur et les grilles fermées à clé. Je crois qu'ils ont un bureau plus bas dans Long Street.

– C'est probable.

Long Street était la Mecque du tourisme de masse au Cap : jeunes gens, étudiants européens, australiens et américains à la recherche d'aventures et de logements peu coûteux.

Griessel s'accroupit à nouveau près du corps, mais cette fois de façon à ne pas voir le visage de la morte. Il ne voulait regarder ni l'abominable blessure ni les traits délicats de la jeune femme.

Je vous en prie, se dit-il, faites que ce ne soit pas une touriste.

Si c'était le cas, la situation allait leur échapper complètement.

À mon éditeur de stature internationale, le D^r Etienne Bloemhof. C'est le sixième de mes romans dans lequel il a joué un rôle déterminant. Comment l'en remercier ?

À mon agent, Isobel Dixon, pour son professionnalisme, son soutien, ses encouragements et son jugement sans faille.

À ma femme, Anita, pour son amour, sa patience, son soutien, sa sagesse, ainsi que l'organisation, la gestion, la photographie, la cuisine...

À Andries Wessels, pour sa relecture et ses avis excellents.

À Anton Goosen, Anton l'Amour, Richard van der Westhuizen, Steve Hofmeyr et Josh Hawks, de Freshlyground, qui m'ont aidé au cours de discussions informelles.

À Neil Sandilands, qui a sans le vouloir planté la graine de cette histoire.

À Jill Quirk, du département d'anglais de l'université de Purdue.

À Dan Eversman, de l'*Hodson's Bay Company* à West Lafayette, Indiana.

À Judy Clain, à New York.

Au personnel du *Carlucci's Quality Food Store*, dans Upper Orange Street.

J'aimerais aussi citer les sources suivantes :

La base de données de Media24 : <http://argief.dieburger.com>

LitNet : www.litnet.co.za

Gray's Anatomy : www.graysanatomyonline.com

<http://world.guns.ru>

Standards Employed to Determine Time of Death, Jeff Kercheval, vicap, International Symposium, Quantico, Virginie, 1988.

www.baltimoresun.com

www.eurasianet.org

www.africanoverland.co.za

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : BRODARD ET TAUPIN À LA FLÈCHE
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2011. N° 104566 (00000)
IMPRIMÉ EN FRANCE

Extrait de la publication